

CONFÉRENCES

PRÉCHES A L'ORATOIRE DE LONDRES,

PAR LE R. P. NEWMAN,

TRADUCTION DE JULES GONDON. (1)

Newman a eu une rare et grande destinée; il a changé la condition de la religion dans son pays. Avant lui, le catholicisme y était à l'état de vaincu, non seulement par l'ascendant de la loi et de la majorité, mais par l'impopularité de la science anglaise, la magnificence de ses institutions et la renommée de ses docteurs. Après sa conversion, le catholicisme a repris l'attitude et la majesté du vainqueur dans l'empire intellectuel. Comment le déplacement d'une seule unité passant d'un camp à un autre a-t-elle pu produire ce renversement colossal? Newman était plus qu'un général, il était le génie de l'Anglicanisme. Le sanctuaire d'Oxford l'avait engendré dans la pie, l'avait nourri de son lait le plus pur, l'avait vu croître avec le plus légitime orgueil. Les traditions de trois siècles d'études et de vertus venaient se réunir dans le jeune Fellow, et ses contemporains n'avaient d'autre émulation à son égard que de l'exceller sur leurs têtes. On pourrait dire que la théologie officielle chargée d'entretenir la lutte contre le vieux culte romain, s'en remettait à lui pour décider de la suzeraineté ou du vasselage, comme les armées antiques reposant leurs lauzes, choisissant de part et d'autre un champion, aux mains de qui elles remettaient le sort des batailles. Or, cet homme si national ne s'est battu avec personne du côté des catholiques. C'est bien beau: il a été vaincu par lui-même, la vérité l'a subjugué. Son génie a refait dans le règne des dogmes le miracle de Cuvier dans l'ordre de la nature. Après le fragment de christianisme qu'Henri VIII avait gardé en Angleterre, il l'a dévoté les pièces qui manquaient, il les a retrouvées; et quand il les a eu mises à leur place respective, il a été effrayé de son œuvre, car il a reconnu le catholicisme. Cette heure était fatale. Newman pouvait briser sa création et cacher l'apparition qui l'avait fondroyé. Il a mieux aimé tomber à genoux devant elle et proclamer son adoration. Tel est cet homme: son cœur monte encore plus haut que son génie! Ses actes ont été aussi droites que ses idées. Il est allé à Rome, il s'est humilié, il a pris les ordres, et il est rentré dans sa patrie avec la mission et la vérité.

Le livre que nous annonçons aujourd'hui, après l'histoire du développement de la doctrine chrétienne, et les Conférences aux Protestants et aux Catholiques, est donc le troisième témoignage que le fils de S. Philippe de Néri rend à sa foi retrouvée. Lui seul au monde pouvait lui donner cette physionomie intime et lui conférer cette puissance. Voici comment: dans la masse de l'Église anglaise, il s'était formé une école d'élite; Newman en était le chef, quoiqu'il ne lui ait pas plus donné son nom que Colomb à l'Amérique. Ses disciples, dont chacun faisait des prosélytes à son tour, le suivaient à la recherche de l'antiquité chrétienne. On marcha ainsi de consève, avec foi et amour, jusqu'au bord du Rubicon. Quand on le rencontra et qu'il fallut s'arrêter ou le franchir, le chef sentait assez d'élan et de courage. Plus tard et peu à peu, les meilleurs de la troupe vinrent le rejoindre; mais le gros des Pusiéistes, pour rappeler leur nom,

(1) Un fort vol. in-8o. Prix: 6 francs. Chez Saguter et Bray, 64, rue des Saints-Pères, Paris.

rosta déconcerté. Les conférences actuelles du R. P. Newman semblent se passer sur les rives de ce fleuve fameux qui sépare les partis pris de irrésolutions. De la terre promise où il est entré, il écoute les objections qui empêchent de le rejoindre; il dissipe les frayeurs de perspective de ceux qui, regardant de son côté, croient y distinguer des monstres. Ces obstacles levés, il reprend avec ses anciens amis leur histoire ancienne, et il démontre qu'elle n'a pas de sens, de raison d'être, de moralité, soit qu'ils reculent, soit qu'ils avancent, soit qu'ils s'arrêtent. Il n'y a plus de possible et d'honnête qu'un pas en avant: c'est le catholicisme!

Initions nos lecteurs à ces richesses d'érudition, de dialectique et d'éloquence. La première conférence traite d'une objection contre l'Église romaine, moins puseiste qu'universelle: l'Italie et l'Espagne sont livrées au clergé catholique de temps immémorial; pourquoi le caractère politique de ces deux prémisses est-il descendu au-dessous de l'Europe protestante? Cependant, il est vrai de dire que cette objection terrible a encore plus de prise sur l'esprit britannique que sur tout autre. Comment faire croire à ces fiers insulaires que le culte des barbares et des guerriers est supérieur à l'Église de l'État des vainqueurs de Waterloo? Comment persuader aux Romains modernes qu'ils doivent brûler les dieux du Capitole et adorer les idoles des barbares? Mais il faut écouter le R. P. Newman lui-même, habitant à l'Anglaise ce dédain des Lords et des Communes, des liers sterling et des vaisseaux innombrables, pour la vermine de l'Italien et les guerriers de l'Espagnol:

«Il est, dites-vous, de notoriété publique que les nations demeurées catholiques ne sont pas à la hauteur de leur époque; elles n'ont pas marché de pair avec la civilisation: elles sont ignorantes, et à quelques égards, barbares; elles ont tous les défauts des peuples incultes; elles n'ont point d'empire sur elles-mêmes; elles manquent de bonne foi. Il faut les traiter en esclaves, sans quoi elles se révoltent; elles ne se débarrassent de leurs superstitions que pour tomber dans l'incrédulité. Elles ne peuvent se faire ni se soumettre aux institutions sociales; elles manquent des vertus qui constituent le citoyen. C'est l'épée et non la loi qui les gouverne. Le spectacle qu'elles offrent au monde est celui de la paresse, de la malpropreté, de la bêtise, du désordre et de l'impureté. Il faut bien chercher la cause de ces vices dans leur religion; car c'est elle qui maintient ces peuples dans une enfance perpétuelle, et ils tiennent à leur religion, parce qu'ils sont semblables à des enfants. Aucun homme sensé, aucun Anglais bien élevé, ne voudrait renoncer à la haute position que son pays occupe et qu'il occupe lui-même aux yeux de l'humanité, pour devenir le corollaire de tels esclaves et l'adepte d'une pareille croyance.»

Plus d'un catholique rougira peut-être en lisant ce réquisitoire, et se demandera en parlant de l'auteur: Comment va-t-il se tirer de là?—Comment? A la mode catholique, c'est-à-dire, en acceptant l'insulte et en bravant le respect humain.—Le monde regarde la terre, l'Église regarde l'éternité. Le monde a peur de la misère, l'Église a peur de l'enfer. Vous ne connaissez pas le but de l'Église, et vous vous mêlez d'apprécier sa conduite! Voilà vos préjugés, voici la vérité:

«L'objet de l'Église n'est pas de faire du bruit, mais d'accomplir une œuvre. Elle regarde le monde et tout ce qu'il renferme comme une ombre vaine, comme de la poussière et de la cendre, en comparaison de ce qui vaut une seule âme. Elle pense qu'il vaudrait mieux que la lune et le soleil tombassent du firmament, que la terre périt, et que tous les millions d'hommes qui l'habitent mourussent de faim dans les tortures les plus cruelles que l'on peut éprouver ici-bas, plutôt que de voir une seule âme, je ne dirai pas perdue, mais commettre un seul péché véniel, dire un mensonge volontaire, quelque léger qu'il fût, ou voler sans excuse un seul centime. L'Église considère l'action de ce monde et l'action de l'âme, vues dans leurs sphères respectives, comme incommensurables; elle s'estimeit plus heureuse de sauver l'âme d'un paillard de la Calabre ou d'un mendiant de Palerme, que de construire des centaines de lignes de chemins de fer sur toute la longueur de l'Italie, ou d'établir un système de réformes sanitaires dans toutes les villes de la Sicile, à moins que ces entreprises nationales n'entraînassent à leur suite quelque grand bien spirituel.»

«Il n'y a pas de vérité dure, il n'y a pas de scandale et de folie de la croix que l'orateur épargne à son auditoire de bon ton; et il fait bien, car il est assez fort pour cimenter des convictions avec ce qui les ébranlerait dans une bouche moins autorisée.

«Voilà une pauvre mendicant oisive, déguenillée, malpropre et très peu scrupuleuse sur l'article de la vérité (je ne prétends pas dire qu'elle a atteint à la perfection); mais si elle est chaste, sobre; si elle accepte son sort avec gaieté; si elle remplit ses devoirs religieux,—et c'est là une supposition qui n'a rien d'impossible,—cette pauvre femme a, aux yeux de l'Église, des chances d'arriver au ciel qui seront fermées, refusées à l'homme d'état modeste, à l'homme juste, probe, généreux, honorable, consciencieux, si, ayant toutes ces qualités, il les possède, non par une puissance surnaturelle, mais par suite d'une vertu simplement naturelle. Je n'examine pas ici la vraisemblance du fait; je cherche seulement à mettre en contraste les vus et les principes. Ces dames bien élevées, élégantes, d'un esprit fin, entourées de peu de tentations, n'éprouvant pas de privations, si elles ne sont que de belles dames, elles paraissent aux yeux de l'Église, malgré tout leur ramage et leur bon goût, beaucoup moins intéressantes qu'une pauvre malheureuse repoussée de tout le monde, qui a péché, mais qui s'est repentie, et qui a bien de la peine à rester sur le terrain de la grâce. L'abus de la boisson est, aux yeux du monde, un des défauts les plus impardonnables; il est odieux aussi aux yeux de l'Église; mais pourvu qu'il n'aile pas jusqu'à la perte de la raison, l'Église le considère comme un péché beaucoup moins grave que la médisance préméditée, même quand elle est motivée et appuyée sur la vérité. Assez souvent il arrive au prêtre d'entendre des confessions de vols, qu'il s'était dénoncés à la justice, entraînant pour le coupable la peine de la déportation, mais que néanmoins, dans le jugement de l'Église, la contrition privée du délinquant peut expier suffisamment sans aucune confession publique. Encore une fois, l'État est chargé de garder la propriété, comme l'Église est chargée de garder la foi; au moyen âge, l'Église punissait de mort les hérétiques, et de nos jours encore l'État a puni de mort des faussaires, et même, je crois, de simples voleurs de moutons.»

«Une chose étonnante et ravissante dans le R. P. Newman est le degré de dilettantisme que lui, anglais et anglican, a pu acquérir si tôt des beautés de l'Italie. Il met en comparaison la mort légale et brutale des suppliciés à Londres avec les scènes de piété et d'attendrissement qui se passent à Rome le dernier jour d'un condamné. Là encore il fronde sans pitié tous les penchants de la raison pour y substituer les plus surnaturels instincts de la foi, et il s'écrie:

«Il est heureux pour des créatures humaines de mourir dans leur jeune âge, avant de connaître le bien et le mal, pourvu qu'elles aient d'abord reçu le baptême de l'Église; mais, après les personnes qui meurent dans leurs premières années, quelles sont les plus heureuses, quelles sont celles dont le salut paraît le plus assuré, dont le départ doit nous inspirer le plus de joie et de reconnaissance? Je veux parler des criminels et de leur mort, de ces hommes qui, en continuant de vivre, sont sans cesse exposés à retomber dans leurs anciennes habitudes de péché, mais qui sont tirés de ce monde misérable dans la fleur de leur contrition et dans la fraîcheur de leur préparation à la mort, au moment même où ils se sont affermis dans de bonnes dispositions, où ils ont chassé le péché de leur cœur, où ils sont venus en demander humblement pardon, où ils ont reçu la grâce de l'absolution, où ils ont été nourris du pain des anges, et où ils ont paru ainsi devant leur juge et leur créateur, au milieu des prières de tous les fidèles.»

Cette délicieuse peinture ramène nos souvenirs récents à la plume de Satory, quand le lugubre véhicule y déposa le carabinier Guth et l'abbé de Ségur. L'ange du Seigneur a purifié la victime, et son âme s'élance par les trons des balles vers le Ciel!

La seconde conférence achève le sujet que la première avait ébauché: Si l'orgueil britannique reproche au clergé romain l'infériorité politique ou languissante des deux péninsules, sa raideur cérémonieuse lui impute la superstition, matériel et bouffon de la religion des Espagnols et des Italiens. Ici encore nous ne pouvons nous laisser d'admirer la profondeur de vue théologique et la souplesse d'instinct catholique avec lesquelles le R. P. Newman ménage l'apologie du clergé ultramontain. D'abord, point d'illusion ni de flatterie sur la somme de sainteté qu'on peut espérer des multitudes.

«La plupart des hommes, et en masses assez vastes et variées pour constituer une nation, croissent et se multiplient dans une négligence pratique plus ou moins grande de leurs auteurs et de leurs devoirs envers lui. La nature penche toujours vers l'irréligion et le vice; en effet, cette tendance se développe et s'accomplit dans toutes les masses d'hommes, conformément à la parole de cet ancien Grec: *Que la plupart des hommes sont méchants*; ou, suivant le témoignage de l'Écriture, que le monde est l'ennemi de son Créateur. Même lorsqu'une nation a été baptisée, cet état de choses subsiste. En fait, la nature finit par l'emporter sur la grâce, et la population tombe dans un état de péché et de dégradation qui, à certains égards, est plus fâcheux que la situation d'où elle vient de sortir. C'est là un fait conforme aux paroles de l'Écriture: «Beaucoup sont appelés, peu sont élus; le royaume des cieux est comme un filet qui ramasse toutes sortes de poissons.»..... Tel est l'état du grand nombre; en même temps l'Église s'efforce, tant qu'elle peut, à les ramener à leur Créateur, et elle réussit en effet à convertir ainsi d'immenses multitudes, un individu après l'autre, bien que, l'un après l'autre aussi, ils retombent presque aussitôt dans leurs erreurs et se détachent d'elle.»

Mais alors, direz-vous, quel est le privilège d'un peuple catholique sur un peuple protestant? Car le même conflit entre le bien et le mal existe ici comme là. Le P. Newman répond avec saint Paul: *Multum per omnia modum*. Chez les catholiques, la vue des choses spirituelles continue après la chute, tandis que le protestant enterre son esprit dans les calculs de la matière.

«De même qu'en Angleterre, toute la société, quelle que soit la situation morale des individus, est versée dans la connaissance des chemins de fer et des télégraphes électriques, est instruit des affaires des tribunaux et du Parlement, connaît les hommes qui sont au pouvoir, est au courant des controverses religieuses, de la politique étrangère et de tout ce qui se passe autour d'elle ou au loin; ainsi, dans un pays catholique, les idées du ciel et de l'enfer, de Jésus-Christ et du démon, des anges, des âmes du purgatoire, des saints Sacraments, du sacrifice de la messe, de l'absolution, des indulgences, des vertus attachées aux reliques, des saintes images, de l'eau bénite et d'autres choses saintes, sont des faits acceptés par les bons et par les méchants, par les jeunes gens et les vieillards, par les riches et par les pauvres.»

Or, quelle sera la fin de ces habitudes de foi, même sans les œuvres, dans une population catholique, et de cette symétrie morale, mais sans un élément surnaturel, chez un peuple protestant?—La réponse sera trop belle pour qu'on caletie sa longueur.

«Mais si la mort le surprend et qu'il n'ait qu'une heure devant lui pour se préparer, que fera un protestant? Il n'a autour de lui que ces objets qui lui rappellent le monde, sa femme, ses enfants, ses amis, ses intérêts mondains; le catholique a aussi ces objets autour de lui; mais le protestant n'en a point d'autres. Il se peut, dans certains cas, qu'il ait, sur la justification et la régénération, les idées de sa secte; il se peut qu'il ait une perception réelle de la divinité de Notre Seigneur, provenant de la grâce divine. Mais je ne parle pas de la portion la plus instruite de la communion protestante; je parle du peuple. Choisissez un homme au hasard dans une de nos grandes villes; dites-moi s'il a dans son esprit aucune idée surnaturelle! Il est à l'article de la mort; les moments s'écoulent; le temps presse; et comme il ne sait rien, en supposant qu'il désire s'instruire, il ne peut rien faire pour son salut. Ses pensées expriment un désir vague de miséricorde, qui ni lui niles assistants ne peuvent analyser. Il demande qu'on lui lise un chapitre de la Bible; il fait cette demande parce qu'il a peur plutôt que parce qu'il croit; puis son intelligence se trouble, et il meurt.»

«Combien est différente la fin d'un catholique! Il porte en lui le principe de son salut; il en a les moyens. Il a peut-être parlé sans respect du Tout-Puissant, mais il n'a jamais cessé d'y croire; il a chanté des chansons badines sur la Vierge et sur les saints; il a raconté des histoires sur le démon, mais par plaisanterie et nullement par mépris; il s'est fâché contre ses patrons célestes, quand ses affaires allaient mal, mais seulement avec la mauvaise humeur d'un enfant qui s'emporte contre ses parents. Ses patrons n'ont jamais cessé d'être devant ses yeux; même lorsqu'il était en butte au péché mortel et qu'il encourait la colère du Tout-Puissant, ces saints protecteurs ont toujours brillé comme des astres dans le firmament de son intelligence, quoiqu'il n'eût plus de rapports avec eux. Il a négligé souvent de remplir ses devoirs à Péques; mais il n'a jamais nié qu'il fût catholique. Il s'est moqué des prêtres; il a agité injustement; il a mérité d'eux à son prochain; mais il n'a jamais douté de la divinité de leurs

FRUITS DE LA

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1818.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie. C. D. V.

CHAPITRE PREMIER.

(Suite.)

Pour peu que ça continue, dit un des étudiants, je vais être enrôlé.

—En tout cas, répondit Arthur avec assez de mauvaise humeur, je n'y suis rien. Depuis un quart d'heure, je perds tout ce que je jette.

—Arthur se leva. Il eût payé le double de ce qu'il perdait pour gagner Mathias. Son visage était rouge; ses yeux étaient en flammes.

—Le bruit qu'ils font là-haut est insupportable, reprit-il avec mauvaise humeur; décidément, c'est engageant au suprême degré.

—Le fait est, ajouta Mathias, que voilà une mansarde inconvenante au premier chef.

—Tellement inconvenante, riposta Arthur, dont l'irritabilité, stimulée par les libations, avait besoin d'une issue, que je vais leur dire d'aller faire du bruit dehors.

—Voilà qui sent l'autocrate. Je paie cent francs qu'Arthur n'ira pas.

—Et pourquoi n'irai-je pas?

—Je ne dis pas que tu n'iras pas. Je parie, voilà tout.

—Mathias, est-ce sérieux?

—Sérieux comme cent francs que je vais gagner à l'ami Gabriel ce coup-ci.

—Eh bien! j'y vais, et tout de suite, encore.

—Arthur!... Arthur!... dirent quelques-uns des étudiants, ne fais pas cela; chacun est-il libre chez soi?

—Laissez donc, laissez donc, ce sera amusant. Le pari est fait. Poltron qui s'en dédit.

—Messieurs, j'ai dit que j'irais; j'y vais.

—C'est une folie.

—Tenez, les entendez-vous faire leur tapage? riposta Arthur.

—Pardieu, mon cher, ceux qui habitent le troisième pourraient, ce me semble, se plaindre bien davantage.

Le visage d'Arthur était pourpre; la fumée des pipes, celle des vins, sa colère intérieure d'avoir perdu contre Mathias, ce défi qui venait de lui jeter; tout cela dansait et se heurtait dans son cerveau; et il arrivait en outre, ce qui arrive toujours en pareille occasion, c'est que plus on voulait le reconjurer, plus

il s'acharnait à son idée par entêtement et par un faux point d'amour-propre bien ridicule, mais hélas! bien naturel en nous.

—Les trois plus raisonnables parmi les étudiants l'entouraient.

—Il n'ira pas, dit le voix aigre de Mathias.

—Arthur fit un bond comme si la pointe d'une lame l'eût touché; et, repoussant ses camarades du bras, il s'élança hors de l'appartement.

—Mathias, tu es stupide!

—Sapristi!... fit Mathias en se hissant sur ses grandes jambes, il y est allé; ça me coûte cent francs!

—Arthur, après avoir fermé la porte sur lui pour que personne ne le suivit, avait inouïment sans se donner le temps de réfléchir, les quinze marches qui séparaient le quatrième des mansardes du cinquième. Il mit la main sur la clé, la tourna dans la serrure et ouvrit la porte, mais il resta immobile sur le seuil, tant il était loin de s'attendre au tableau qui se présentait devant ses yeux.

Sur un lit, dans le fond de la chambre, était couché un homme d'une soixantaine d'années environ. Sur son visage amaigri, on voyait l'empreinte d'une longue souffrance, et l'on devinait, à la voir, qu'une fièvre lente et cruelle avait miné ses forces. Son front était chauve; ses moustaches blanches, dont les plus indisciplinées couraient au hasard parmi les sillons creusés sur ses joues par la maladie, indiquaient que cet homme était un vieux soldat. Sa tête était à peine soutenue par un mauvais traversier, et sur le lit était étendue

une vieille capote d'uniforme en compagnie d'une bien pauvre couverture de laine. Les quelques meubles de la chambre attestaient une aisance descendue, peu à peu, jusqu'à la misère. Toutefois, la propreté qui y régnait attestait la présence d'une femme. Sur le sommet d'une armoire en bois de noyer, il y avait le buste de l'Empereur, et tout autour de la chambre, des lithographies de batailles.

Une table, un buffet également en noyer, quelques chaises, et c'était tout.

Dans un coin de la chambre, trois hommes noirs, aux habits sinistres, aux figures impassibles qui semblaient porter avec eux le désespoir et la ruine. Deux écrivaient; le troisième était debout.

Appuyé contre le bois du lit, silencieuse et les yeux pleins de larmes, une jeune fille les regardait.

Son visage avait une expression de douleur résignée impossible à décrire; elle avait épuisé, la pauvre enfant, tout ce que les yeux renferment de larmes, tout ce que le cœur renferme de prières, tout ce que la poitrine contient de sanglots. Elle avait tendu ses deux mains jointes, elle s'était agenouillée, et ces hommes, que l'habitude rend insensibles à la douleur, avaient continué froidement leur cruelle mission. Le vieux soldat s'était emporté pendant que la jeune fille priait; puis tous deux s'étaient tus et attendaient silencieusement.

—Certes, les étudiants qui riaient et jouaient à l'étagé inférieur, n'avaient plus le

droit de se plaindre qu'on les interrompait par un tapage inconvenant.

—Arthur n'avait pas fait un mouvement; il se tenait contre la porte; car il se sentait chanceler, tant à cause de l'émotion subite qui s'était emparée de lui, que par suite des toasts réitérés auxquels il venait de se livrer; ses regards se portaient, alternativement, du vieillard à la jeune fille.

Les hommes noirs continuaient la saisie des objets qui composaient ce modeste et simple ameublement, avec cette impassibilité que rien n'émeut, n'offusque ou ne dérange. Celui qui commandait en chef à cette triste exécution parcourait d'un oeil scrutateur les plus petits recoins. Pas un clou ne passait inaperçu; l'habitude est une si belle chose!.

Pendant ce temps, Marini qui, on se le rappelle, accompagnait Maître Riffaud, observait avec un regard attentif toutes les menaces de la triste scène qui se passait devant lui. L'arrivée du jeune étudiant parut le contrarier visiblement, quoiqu'il fût encore bien loin de s'attendre au dénouement du drame dont il avait avec tant de soin préparé les différents péripéties.

—L'huissier continua de sa voix flegmatique: *rien*, onze lithographies encadrées et colorées.

—A ces mots, le malade fit un bond sur son lit: ses yeux s'allumèrent d'une flamme étrange; il se leva à moitié, et, penchant en dehors du lit son corps épuisé par la souffrance, il attacha son regard furieux sur celui qui venait de parler.